

Prix Histoire-Mémoire 2024. Discours de Mme Daphna POZNANSKI-BENHAMOU

**Monsieur le Président de la Fondation,
Monsieur l'Ambassadeur,
Mesdames et Messieurs les membres du jury,
Mesdames et Messieurs qui faites fonctionner la Fondation,
Chère Famille, Chers Amis,**

« Les mots de la langue française ont la fluidité de l'eau des sources et la densité d'un diamant à peine entamé. Assimilés au poème, ils se métamorphosent en parole porteuse d'éternité ». En lisant ces phrases de la poétesse israélienne francophone Bluma Finkelstein, j'ai compris pourquoi et comment les mots de la langue française m'avaient sauvée d'une enfance fracassée. Comme beaucoup d'autres, j'ai grandi avec la guerre d'Algérie ou plutôt avec « les événements », comme la désignaient de manière énigmatique les adultes. Projetés dans une guerre que nous ne comprenions pas, nous, les enfants, avons le même regard éperdu, le même mot sur les lèvres : « Pourquoi ? ». Pourquoi des explosions retentissaient-elles dans la ville ? Pourquoi des immeubles brûlaient-ils ? Pourquoi les gens morts ne se relevaient-ils pas ? Tous ces pourquoi, qui hantaient nos nuits nous ont poursuivis notre vie durant d'une manière ou d'une autre.

Evoquer les enfants dans une guerre constitue un oxymore tant ces deux notions s'opposent comme l'insouciance et l'angoisse. Les enfants ont toujours été les victimes collatérales des conflits. Jusqu'au 19^e siècle, ils n'étaient même pas pris en compte. Aujourd'hui, les organisations internationales estiment que ces dix dernières années, plus de deux millions d'enfants ont été tués dans des guerres et des conflits armés.

Nous, enfants de la guerre d'Algérie, avons été impactés à des degrés divers : troubles du langage, de la motricité, de l'anxiété, du sommeil. La guerre a aussi dynamité nos relations avec nos parents en bouleversant la place de chacun dans la famille et l'organisation du quotidien. *« J'aurais voulu rendre aux grandes personnes leur image rassurante, mais je n'étais qu'une fillette aux mains nues, malhabile à endiguer les craintes des adultes. J'étais condamnée à les voir se vider de leur bonheur, se diluer dans un désarroi qui les ravalait au rang d'animaux traqués ».*

Comme toutes les guerres, la guerre d'Algérie a construit autour de nous « *un monde-hérisson* » qui nous « *égratignait de ses longues épines* ». Un monde sans repères dans lequel « *les bons et les méchants se confondaient dans une même mouvance blême. Les vérités sur lesquelles était bâti le monde des grandes personnes basculaient les unes après les autres et leur disparition, nous privant des jalons qui auraient pu nous aider à mener à bien notre vie d'enfant, à édifier notre vie d'adulte, nous laissait les mains vides* ».

Certains d'entre nous ont inventé une autre histoire à partir des images violentes que nous avons vues, pour rendre supportable le caractère incompréhensible de notre réalité. Ainsi j'avais « *créé un personnage fantastique, l'Homme en gelée verte, vraie personification du Mal qui nous atteignait tous...* ».

Aux souvenirs de la guerre, il faut ajouter ceux de la fuite. C'est le sous-titre de mon livre : « *Le grand départ* ». Nous avons dû faire le deuil de nos jouets, de nos livres, de notre maison, de notre école, de notre quartier, de notre ville, de membres de notre famille, de nos amis, de ce qui était notre pays, un pays disparu.

Souvent, nos parents ne nous ont pas expliqué les motifs de notre fuite précipitée. Le pire étant quand ils nous ont menti : « On part en vacances », disaient certains. A un moment, nous, les enfants, nous avons compris que ce mot « vacances » signifiait « exil ». Nous avons deviné que nous étions devenus des réfugiés.

Lors de la parution de mon livre, certains journalistes m'ont demandé si le soutien psychologique reçu avait été satisfaisant. J'ai ri tant cette question était éloignée de la réalité que nous avons vécue. Après 1962, enfants et parents, nous avons été ensevelis dans une amnésie collective autour d'une guerre devenue un sujet tabou. La France officielle ne voulut plus entendre parler de la guerre d'Algérie ni de ses « *rapatriés* ». Pour ceux qui avaient subi la guerre et l'exil, cette parole interdite était d'autant plus douloureuse.

Nous avons dû survivre au prix du silence sur notre passé. Ne rien dire à l'école pour éviter d'être rejetés par nos camarades. Ne rien dire à la maison pour protéger nos proches. Ce clivage traumatique a fait souvent de nous des enfants trop matures. Il a aussi impacté notre vie d'adultes, nous contraignant à la résilience. Pour la plupart, nous avons réussi à dépasser les traumatismes laissés par la guerre. Par la parole, l'écriture, les arts, l'implication dans la société civile. « *Sur le quai du port d'Oran en flammes, je m'étais fait une promesse.*

Ne plus jamais être un fétu de paille malmené par les vents de l'Histoire. Et donc apprendre à me battre, pour moi et pour les autres...Je me battraï. Avec l'énergie de mon enfance volée ».

Aujourd'hui, nous avons un rôle important. Nous devons transmettre. Je tiens à rendre hommage aux témoins qui ont accepté de m'accompagner dans cette œuvre de transmission où l'écriture avait pour dessein de transmuter notre enfance douloureuse. Je voudrais aussi rendre un sincère et chaleureux hommage à la Fondation pour la mémoire de la guerre d'Algérie et des combats au Maroc et en Tunisie pour leur indispensable travail de transmission. Je ne conclurai pas sans des remerciements affectueux à mon époux et à nos fils qui m'ont toujours soutenue, ainsi que des remerciements amicaux à deux femmes d'exception, la journaliste Valérie Pérez et Ermira Danaj, mon éditrice aux éditions Ramsay, qui ont cru à mon tapuscrit.

Enfin, je souhaite dédier ce prix à tous les enfants pris dans les tourments de toutes les guerres.

Je vous remercie de votre attention.